**Le cabinet de curiosité**

Lorsqu’on est à Ostende en Belgique, le froid est si intense en hiver que les boutiques de la rue principale la Vlaanderenstraats offrent un refuge tous les 10 m aux oreilles bien rouges des promeneurs.

On peut descendre la rue comme en jouant à marelle en comptant une boutique tous les 3 bistros :

Un café, une gaufre, une boutique, un café bien chaud etc…

Si on est plus aventurier, entre 2 néons rouges aux slogans délicieux, on peut trouver de charmants étalages d’antiquités et de choses rares, voire des cabinets de curiosités.

Au N° 27, il suffit de pousser le clinche de la porte qui donne un son rauque et poussif pour se retrouver au milieu de tout sans n’avoir besoin de rien.

De hautes vitrines débordent de tout ce que les marins d’Ostende ont pu rapporter de leurs voyages, et dont un coup d’œil en plan large, défini comme un fatras d’objet hétéroclites, aussi bizarre qu’ un fond de tiroir de commodes oubliées.

Pourtant, on ne peut s’empêcher de scruter le moindre coquillage ou pierre de couleur. On y trouve pêle-mêle des morceaux de bois sculptés et noircis pour avoir été tant de fois polis, des pierres précieuses aux couleurs insensées, des bols de la compagnie des Indes, une palette de peintre aux couleurs séchées qui forme une abstraction bienvenue de légèreté dans ce galimatias incohérent et très masculin. Et puis, soudain, il est là, l’objet dont l’œil ne peut se détacher : un éventail noir de bal. En l’ouvrant le chineur que je suis, découvris entrelacé dans les pales, une lettre d’une écriture fine, où l’on pouvait lire le récit du bal qui y était associé.

Une jeune fille y racontait son désir de séduire un jeune homme nommé seulement par une initiale H et son serment que si cela ne se faisait pas, elle garderait aux pieds ses souliers de bal non sans en avoir hérissé une pointe afin de garder en elle et pour toujours la blessure de son amour déçu.

Je trouvais cette histoire si touchante que je demandais au propriétaire du lieu, un vieux monsieur à l’œil malicieux, d’où provenait un si étrange objet. il m’informa que cela venait de sa grand-mère, comme beaucoup de choses de la boutique et dont il voulait se séparer, n’y accordant pas plus d’importance que cela, me dit-il..

J’achetais l’éventail, et comme il n’y avait personne dans la boutique, je le pressais de me raconter ce qu’il savait de sa grand-mère.

Ravi de passer un moment dans ses souvenirs, il m’invita à m’installer dans son arrière boutique et me détailla un peu sa généalogie.

D’après ce qu’il savait, sa grand-mère était une jolie jeune fille très spontanée et désireuse de plaire.

Faisant partie de la bonne société d’Ostende, elle était fréquemment invitée à des bals. Elle adorait danser et se réjouissait de ces moments où elle pouvait rencontrer les beaux jeunes gens de l’assemblée.

Et puis un jour, elle épousa mon père et elle ne fut plus du tout la même. Elle devint mélancolique et triste. Elle mourut quelques années après ma naissance ne pouvant plus marcher, ses pieds la faisant souffrir le martyre depuis des années sans qu’on en connu la cause.

Savait-il pourquoi ce brusque changement d’humeur avait-il eu lieu ?

Je lui montrais la lettre contenu dans l’éventail et nous nous sommes mis à lire le récit de ce fameux bal. Qui pouvait bien être ce mystérieux H ?

Tout à coup, je vis mon interlocuteur pâlir et se renverser dans son fauteuil, l’air perplexe. Il se dirigea vers une commode et en extirpa une vieille boite à chaussure, dans laquelle se trouvait enveloppées dans du papier de soie, 2 ravissantes mules brodées de sequins avec un petit talon en bois.

N’ayant pas eu le temps de trier toutes les affaires héritées de sa grand- mère, il avait tout remisé dans un tiroir, attendant le moment de les mettre en vente.

En prenant les souliers dans ses mains, il remarqua que l’intérieur était hérissé de petits clous.

Se pouvait-il que nous ayons découvert le secret du mal qui rongeait sa grand-mère depuis toutes ces années ? Ce mal de pied ne venait-il pas de toutes ces années ou elle avait marché avec ses clous dans ses chaussures ?

Le vieil homme se leva et m’invita à le suivre dans ses appartements qui prolongeaient l’arrière boutique et qu’il avait hérité de sa grand-mère.

J’entrai dans un sanctuaire. Toute la pièce semblait figée dans un monde passé. Ce n’était plus le bric à brac de la boutique, mais plutôt des moments de vie soudainement arrêtés.

Partout des portraits d’une jeune femme élégante d’un autre temps et dans un médaillon, au dessus du piano, un homme fringant à la moustache conquérante trônait au milieu de tout ce petit monde.

Je m’enquerrai de savoir qui était cet homme dont le portrait si vivant, disait assez qu’il avait une place à part dans la maison.

Mon hôte me regarda longuement avant de me répondre :

Il s’agit d’Henri, le frère de mon grand-père, que ma grand-mère aimait beaucoup. Il s’embarqua pour l’Australie un jour sans qu’on ne sut pourquoi et on ne le revit jamais plus.

Il s’avança doucement vers moi et me prenant par le bras, me murmura :

Gardez l’éventail et ces souliers. Grâce à vous, une page de mon histoire familiale vient de se dévoiler et le vieil homme que je suis vous en remercie.

En me raccompagnant à la porte de la boutique, je remarquais qu’il boitait légèrement.